

elle atteint plus fréquemment les jeunes gens, surtout les jeunes personnes, qui ont un tempérament nerveux, une imagination vive, ardente, qui sont dominées par l'attrait des plaisirs; qui ont une vie inoccupée, qui s'exaltent par la lecture des romans, qui ont reçu une éducation molle et efféminée. La masturbation, en exaltant la susceptibilité du système nerveux; la continence, en lui provoquant une activité trop énergique, prédisposent aussi au délire érotique.

Quel est le siège de l'érotomanie? Nous l'avons déjà dit, il est dans la tête. Le cerveau ou le cervelet sont-ils affectés? nous avouons notre ignorance, nous n'en savons rien: il nous suffit d'avoir fait sentir que cette maladie est une véritable altération de la sensibilité et de la faculté pensante, pour en conclure que l'encéphale est lésée. Nous ne saurions rien voir au-delà. Quelle est cette lésion? elle nous est inconnue.

L'érotomanie, étant une maladie essentiellement cérébrale, doit être traitée comme les autres affections cérébrales. Lorsque les idées amoureuses altèrent les fonctions nutritives et menacent la vie du malade, le mariage est presque le seul remède efficace. Il en est ici comme de la nostalgie, il n'y a que l'accomplissement des vœux du malade qui puisse le guérir. Lorsque la fièvre érotique se déclare, lorsque la tristesse est extrême, lorsque la cause du dépérissement est cachée, il faut user de ruse et d'adresse pour découvrir cette cause, car une fois connue, on a déjà fait un grand pas vers la guérison. S'il reste quelque voie ouverte

jusqu'au cœur du malade, on placera auprès de lui une personne dont les qualités, les soins, affaiblissent les impressions faites par l'objet aimé; une nouvelle affection peut détruire la première. Lorsque l'objet de la passion est imaginaire, lorsque le mariage est impossible, l'on a recours aux moyens propres à modifier la susceptibilité. Les bains tièdes prolongés, les boissons délayantes, le petit-lait nitré, le lait d'ânesse, les chicoracées, le régime végétal, sont préférables aux antispasmodiques, qui souvent attisent le mal plutôt qu'ils ne l'éteignent. Dans quelques cas, les toniques sont utiles, si des causes débilitantes ont prédisposé à la maladie ou l'ont provoquée. Il ne faut pas négliger de combattre les causes pathologiques, ni perdre de vue que dans la fièvre érotique, comme dit Lorry, il y a toujours une sorte d'éréthisme des organes de la génération; les bains frais, les bains de fauteuil, les lavemens froids, etc., seront utiles. L'isolement, les distractions, les voyages, l'exercice, le travail manuel, concourent puissamment au succès du traitement. Des secousses morales, comme le prouvent les bons succès du saut de Leucade, produisent un ébranlement général utile dans l'érotomanie ainsi que dans les autres variétés de la monomanie.

§ II. *Monomanie raisonnante.*

J'ai déjà dit qu'il est des monomaniaques qui ne déraisonnent point, dont les idées conservent leurs liaisons naturelles, dont les raisonnemens sont logiques,

dont les discours sont suivis, souvent vifs et spirituels. Mais les actions de ces malades sont contraires à leurs affections, à leurs intérêts et aux usages sociaux, elles sont déraisonnables dans ce sens qu'elles sont en opposition avec leurs habitudes et celles des personnes avec lesquelles ils vivent. Quelque désordonnées que soient leurs actions, ces démonomaniaques ont toujours des motifs plus ou moins plausibles de se justifier, en sorte qu'on peut dire d'eux que ce sont des fous raisonnables.

Dans la monomanie raisonnante, les malades sont actifs, sans cesse en mouvement, parlent beaucoup et avec vivacité. Ils étaient bons, francs, généreux, ils sont devenus acariâtres, dissimulés, méchants. Ils étaient affectueux et tendres pour leurs parens, ils sont mécontents, disent du mal de ceux qu'ils aimaient et les fuient; ils étaient économes, ils sont prodigues; leurs actions étaient régulières, elles sont inconsidérées, aventureuses et même répréhensibles; leur conduite était coordonnée à leur état et à leur situation sociale, elle est irrégulière et en désaccord avec leur position et leur fortune; toujours des motifs les déterminent. Par leur maintien, par leurs discours, ces malades en imposent aux personnes qui ne les connaissent point avant leur maladie, ou qui ne les voient que momentanément, tant ils savent se contenir et se dissimuler. Pinel¹ rapporte l'observation suivante: « Une éducation nulle et mal dirigée, ou bien, un naturel pervers et indiscipli-

¹ *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale.* Paris, 1809, in-8, p. 156.

nable peut produire les premières nuances de cette espèce d'aliénation: Un fils unique, élevé sous les yeux d'une mère faible et indulgente, prend l'habitude de se livrer à tous ses caprices, à tous les mouvemens d'un cœur fougueux et désordonné, l'impétuosité de ses penchans augmente et se fortifie par le progrès de l'âge, et l'argent qu'on lui prodigue semble lever tout obstacle à ses volontés suprêmes; veut-on lui résister, son humeur s'exaspère, il attaque avec audace, cherche à régner par la force; il vit continuellement dans les querelles et les rixes. Qu'un animal quelconque, un mouton, un chien, un cheval lui donne du dépit, il le met soudain à mort; est-il de quelque assemblée ou de quelque fête, il s'emporte, donne et reçoit des coups et sort ensanglanté. D'un autre côté, possesseur dans l'âge adulte, d'un grand bien, il le régit avec un sens droit, remplit les autres devoirs de la société et se fait connaître même par des actes de bienfaisance... Il s'emporte un jour contre une femme qui lui dit des invectives et la précipite dans un puits.»

Madame..... âgée de 23 ans, mariée depuis quatre ans, d'un tempérament nervoso-sanguin, d'une grande susceptibilité, d'un caractère vif et enjoué, éprouve quelques légères contrariétés: sa tête s'exalte, elle qui était douce, bonne, excellente pour son mari, très occupée de son enfant, très soigneuse de son ménage, devient irritable, un mot la met en colère ou la fait pleurer; elle néglige son mari, parce qu'il la contrarie; elle délaisse son enfant, parce que des affaires importantes l'appellent au-dehors; dans sa maison, madame.

met tout en confusion, parce que tout est sale, désordonné et qu'il est temps que l'ordre et la propreté règnent dans son ménage; elle parle au premier venu contre son mari, elle l'accuse de mille torts qu'il n'a pas; inconsidérée dans ses propos, elle révèle des secrets qu'une femme tient ordinairement cachés; imprudente dans ses démarches, elle s'expose à d'injustes soupçons; son mari, ses parens veulent-ils lui faire quelques représentations, elle se fâche et prétend qu'on la calomnie. Mad... a de fréquens maux de tête, elle a de l'insomnie et de la constipation; les menstrues coulent mal, des coliques habituelles sont plus fortes aux époques menstruelles, quelques symptômes hystériques compliquent cet état. Mad... est confiée à mes soins, d'abord elle est très calme, très raisonnable, se plaint avec modération de sa famille qui s'obstine à la croire malade. Mais lorsque la première impression de l'isolement a cessé, lorsqu'elle a fait la connaissance de sa nouvelle habitation et de ses commensaux, son activité malade se ranime; Mad... met tout en désordre dans son appartement, déplace sans cesse les objets qui le meublent; elle est mécontente de tout, se plaint de tout, raconte aux uns et aux autres mille faits controuvés, mille calomnies, cherchant à répandre le mécontentement, la mésintelligence et le désordre; il semble que le démon du mal inspire les paroles et les actions de notre malade; lui démontre-t-on qu'elle est dans l'erreur, que ce qu'elle dit est faux, que ce qu'elle fait n'est pas bien, elle tâche de se justifier, elle se tait ou se fâche; mais si Mad... est en société,

elle se compose avec tant de soin, que les plus prévenus la croient bien portante; elle prend part à la conversation, flatte et dit des choses obligeantes aux personnes de qui elle a mal dit dans la matinée ou la veille; elle promet de ne plus déranger son ameublement, de mettre ordre aux objets de toilette à son usage: le lendemain les mêmes scènes, les mêmes propos, le même désordre se renouvellent. Les bains tièdes prolongés, des laxatifs et peu avant les époques menstruelles des bains de fauteuil avec l'infusion de camomille, quelques sangsues pour suppléer aux flux menstruels peu abondans sont les remèdes administrés. Après trois mois, pendant lesquels on donne quelques douches de répression, les menstrues coulent abondamment, le sommeil est meilleur, mad... est plus calme; les mêmes soins continués, une répression sévère et renouvelée, lorsque les actions de la malade sont trop excentriques et ses propos trop méchans, déterminent enfin la guérison après six mois de traitement.

Madame C..., d'une taille élevée, d'un tempérament nerveux, d'une imagination ardente, a toujours joui d'une bonne santé; tendre épouse, excellente mère, très occupée de son intérieur et des affaires de commerce; à l'âge de 41 ans, madame C... perd un de ses enfans, elle en est profondément affectée, quelques jours après, à la tristesse succède l'agitation, son imagination s'exalte, sa susceptibilité est plus vive, ses affections, ses goûts, ses habitudes changent. Bientôt après, madame C... devient plus active, elle croit

avoir une intelligence supérieure et être victime de l'ignorance de son mari qui, n'entendant rien aux affaires, aurait été ruiné sans elle; elle contrarie son mari, l'injurie et finit par le prendre en aversion. Madame C... néglige ses affaires, ses enfans, son ménage; elle va et vient en tous lieux, fatiguant tout le monde par sa loquacité et par ses prétentions; elle répète même à des étrangers ses plaintes, ses projets, ses espérances; mécontente de tout ce qui est chez elle, elle veut faire maison nette, déplace tout, fait des dépenses exagérées et même ridicules, son aversion pour son mari augmente, elle veut désertier la maison conjugale; elle est confiée à mes soins en juin 1822.

Madame C... est sans cesse en mouvement, sans cesse elle parle d'elle-même, de son esprit, de sa capacité, elle récrimine contre les autres, particulièrement contre son mari; tout lui déplaît, les choses et les personnes; sa vanité, la perversion de ses affections, le changement de son caractère et de ses habitudes s'allient à une apparence de raison qui en impose à ceux qui voient et entendent madame pour le première fois et pendant quelques instans; d'autant qu'elle a toujours des motifs plus ou moins spécieux pour justifier ses sentimens, ses propos et ses actions. Madame ne dort point, mange peu, elle a de la constipation, elle n'accuse aucune douleur, sa physionomie et son maintien ont quelque chose de convulsif. Convaincue qu'elle jouit d'une santé parfaite, madame C... se refuse à tout médicament, l'isolement, des bains, des conseils mal appréciés et mal reçus ont seuls été mis en usage.

Après deux mois, madame C... est plus calme, elle voit son mari avec plaisir, et quoique encore plus active que dans son état de santé, elle rentre dans sa famille, où elle reprend toutes ses habitudes. Depuis cette époque, tous les ans, vers l'équinoxe du printemps, l'excitation se réveille, et quelquefois l'isolement est une nécessité.

A l'âge de 49 ans, madame C... est conduite à Charenton au mois de juillet 1830, elle est à son arrivée d'une excessive activité, d'une loquacité intarissable; elle fatigue par ses prétentions à la supériorité de son intelligence et de sa capacité; elle traite avec dédain les pensionnaires, les chefs, les employés, les serviteurs de la maison; elle se plaint de tout; elle accuse son mari d'avoir l'esprit borné et se vante d'avoir prévenu sa ruine; quelques idées hystériques et jalouses se mêlent dans ses reproches. Entraînée par le besoin de dire du mal, madame C... suppose des torts, des mauvais desseins, des fautes, et les raconte aux uns et aux autres; elle dénature ce qu'elle sait, afin d'indisposer, d'irriter, de brouiller entre elles les personnes de la maison; parle-t-elle de son mari, c'est avec mépris, affectant à son égard une pitié dédaigneuse; elle est indifférente pour ses enfans; mécontente de son logement, elle demande souvent de le changer, elle déplace tous les objets à son usage, elle néglige les soins de propreté et ajuste mal sa toilette, accusant de négligence les filles de service; dans ses insultans propos, madame C... n'épargne personne, à moins qu'on se montre sévère et prêt à punir ses écarts. A la fin de l'accès, la malade est paisible, rend

justice à tous ceux qu'elle a calomniés pendant l'accès, recouvre ses affections et rentre dans ses habitudes régulières de conduite et de langage.

A l'âge de 54 ans, en juin 1835, nouvelle entrée à Charenton. Au début de cet accès, madame C... s'est abandonnée à des écarts plus graves que dans les accès précédens; elle est moins agitée que pendant le premier séjour dans la maison, mais elle est plus dissimulée dans l'espoir d'obtenir plus promptement sa liberté. Elle écrit au préfet de police, aux magistrats, à des avocats, des lettres dont la rédaction trompe les personnes auxquelles elles sont adressées, ce qui m'impose la nécessité de faire des certificats constatant l'état mental de cette dame, le changement de ses affections, de son caractère, et le désordre de son langage et de ses actions. Les anomalies de la menstruation n'ont modifié en rien la santé physique de madame, qui est bonne, excepté une leucorrhée abondante et l'insomnie. Le caractère du délire est en tout semblable aux symptômes observés pendant les accès antérieurs.

Pendant les accès, Mad... se contient en présence des étrangers et des personnes qu'elle veut convaincre de sa bonne santé intellectuelle et morale. Jamais elle ne dit un mot de déplacé ni d'inconvenant devant ces personnes ou des étrangers. Tous ses propos et toutes ses actions sont motivés. Elle accable de sarcasmes et de dédains ceux qu'elle croit faibles et cède dès qu'on lui oppose une résistance énergique. Elle dissimule, a recours au mensonge pour mieux tromper et arriver plus sûrement à ses fins. Elle souffle le mécontentement,

l'insubordination et le désordre. C'est un vrai fléau pour les divers établissemens dans lesquels Mad... a été placée depuis son premier accès. Les fonctions de la vie organiques n'ont jamais été notablement altérées, après chaque accès, Mad... rentrant dans l'état normal revient à ses excellens sentimens, et reprend ses habitudes de calme, d'ordre et de conduite régulière.

M. W..., marchand de blé et boulanger, était d'un caractère doux et tranquille, propre aux affaires, probe, religieux, régulier dans sa conduite, obligeant pour tout le monde; bon père de famille, il chérissait extrêmement sa femme et ses enfans. Quoique d'une constitution délicate, il n'était jamais malade, mais évitait l'exercice trop fort, sentant qu'il ne pouvait le supporter.

A l'âge de 45 ans, M. W... essuya des pertes considérables qui l'affectèrent profondément, il se laissa aller au découragement et à l'abattement, il fit de grands efforts pour triompher de cet état et pour recouvrer sa fortune; au bout de quelque temps, il obtint la récompense de ses fatigues; peu après, ses amis remarquèrent que son intelligence était plus développée. M. W... étendit le cercle de ses affaires, pour lesquelles il montra plus de capacité qu'autrefois; il eut plus d'habileté pour les achats et pour les ventes, et ne laissa jamais échapper l'occasion d'une opération lucrative; il fit des voyages plus longs et plus fréquens, il négligea d'assister aux offices du dimanche; les exercices de corps et d'esprit, auxquels il se livrait avec excès, alarmèrent ses amis.

Quelques mois après ce changement d'habitudes, ses parens voulurent lui représenter que ses voyages si longs, pour des entreprises incertaines, l'empêchaient de s'occuper des affaires de l'intérieur, plus sûres et plus avantageuses; il prit un ton impérieux, et il exprima des sentimens qui n'avaient jamais été les siens, mais son intelligence n'était pas lésée. Vainement lui répète-t-on qu'il s'expose au danger de compromettre une seconde fois sa fortune et d'altérer sa santé; son caractère est devenu irascible, impétueux, M. W... ne peut supporter la moindre contradiction; le moindre obstacle à l'accomplissement de ses projets l'irrite, néanmoins il continue le même genre de vie pendant dix mois, alors il s'opère un grand changement dans ses sentimens pour sa famille. Il ne reste plus auprès de sa femme et de ses enfans; il fait l'éloge de tout ce qu'il voit chez les autres et blâme tout ce qui se passe chez lui; ses enfans sont moins spirituels que les enfans de ses voisins; sa femme a moins d'ordre que les autres femmes; il se met à boire des liqueurs fortes contre son usage, donnant pour prétexte ses grandes occupations et ses fatigues; il se lie avec des femmes étrangères, ce qui provoque une crise violente, lorsque sa femme essaie de lui faire quelques reproches; il s'irrite, se défend avec violence, fait des menaces très graves, quitte sa maison, abandonne sa famille, ses affaires, va dans la campagne, dormant le jour, vivant presque de rien.

Confié aux soins du docteur Hitch, ce médecin observa que M. W... avait la face animée, les yeux vifs et mobiles, le regard incertain, inquiet; la tête chaude,

les cheveux hérissés; la langue chargée; les selles rares; les extrémités des membres froides; la peau des mains d'une douceur propre aux personnes nerveuses; le pouls plein, tendu; le malade avait beaucoup d'activité, changeait souvent de place, dérangeait les meubles; formait des projets, faisait des spéculations, se proposait de faire de longs voyages; il parlait constamment et raisonnablement, n'employait aucune expression malveillante, même pour ses parens et ses amis; cependant il paraissait plus agité lorsqu'on l'entretenait de sa femme et de ses enfans; il reconnaissait très bien qu'il était dans une maison de santé, il en savait le motif, et n'en voulait à personne; il sentait que depuis quelques mois, il s'était fait un grand changement en lui, mais que sa santé physique s'était améliorée; il convenait de l'étrangeté de sa conduite envers sa famille et ses parens, mais ne l'approuvait ni ne la blâmait; il parlait avec beaucoup de sens de ses affaires, mais libre, il eût dépensé son argent à des acquisitions au moins inutiles. S'entretenait-il avec quelqu'un, il rendait le compte le plus minutieux de ses actions, sans se tromper sur les dates; mais livré à lui-même, son langage et sa conduite eussent été absurdes.

Cette observation rapportée par le docteur Prichard est remarquable par le changement progressif d'abord des habitudes et puis des affections du malade; lorsque M. W... fut guéri, il dit à son médecin, que l'idée qu'il était fou, s'était présentée à son esprit au moment qu'il entra dans l'établissement dirigé par le docteur Hitch.

Un de mes amis d'un tempérament sanguin, dit M. le docteur Hitch, avait l'imagination vive, une grande sensibilité et les sentimens très élevés; il s'était distingué au barreau; il était très impatient, s'emportait souvent en discutant, et devenait violent lorsqu'il était contrarié; il reçut un affront public par des personnes qui lui avaient des obligations réelles : cet événement empoisonna le reste de sa vie; quoique d'un caractère bon et généreux, il conserva toujours du ressentiment contre les personnes qui l'avaient blessé; rechercha toutes les occasions pour traverser leurs projets et pour semer des difficultés sous leurs pas; les rencontra-t-il dans une société, le nom de ces personnes suffisait pour le faire rougir, il fronçait les sourcils et sa physionomie exprimait l'agitation de son âme; deux ans après, il n'avait pu vaincre ces sentimens, et mourut d'une attaque d'apoplexie. Pendant les deux ans que dura cette maladie, le malade avait des maux de tête instantanés, suivis de convulsions; jamais son intelligence ne fut lésée; M... convenait que les sentimens d'aversion qui le dominaient étaient entièrement opposés à ses principes religieux, mais qu'il ne pouvait les surmonter.

Un négociant intelligent et économe jouit de toute sa raison jusqu'à l'âge de 46 ans; à cette époque il avait amassé une fortune considérable, fruit de son travail. Il perdit sa femme, et devint progressivement d'une avarice excessive, jusqu'à se refuser les choses les plus nécessaires au maintien de la vie, et tomba malade faute de nourriture. Il était d'une maigreur effrayante et

son corps se couvrit de boutons. Le malade habitait une chambre sale et misérable, et s'y laissait manquer de tout. Avant de quitter cette chambre, dont il ne sortait pas depuis long-temps, ce malheureux fixa ses regards sur un vieux coffre qui occupait un coin de son logement, dans lequel on trouva des billets de banque pour une somme considérable. Ce malade se rétablit promptement lorsqu'il fut dans une maison de santé, où il respirait le bon air, était bien nourri, faisait de l'exercice. Peu de jours après sa mise en liberté, il se maria; après quelques mois de mariage, sa nouvelle femme ne put supporter les caprices de son mari, qui fut reconnu atteint d'aliénation mentale. En effet, son intelligence s'était tout-à-fait altérée. Ce malade n'avait d'abord manifesté qu'un changement dans les habitudes morales, caractérisé par une avarice telle qu'il se refusait le plus stricte nécessaire; plus tard la maladie s'aggrava, les symptômes ne permirent plus de méconnaître une véritable folie intellectuelle.

M..., fils d'un négociant, reçut une bonne éducation et fut regardé comme un bon écolier; il avait une telle défiance de lui-même qu'il redoutait de réciter ses leçons, croyant ne pas les savoir. Son éducation terminée, il entra dans le commerce chez son père, qui lui donna des appointemens considérables. Sa vie paraissait heureuse, lorsqu'il annonce à son père qu'il ne veut pas le tromper plus long-temps, qu'il sent n'avoir pas la capacité nécessaire pour remplir sa tâche, qu'il fait tort à son commerce. Le contraire était la vérité : aussi les parens de ce jeune homme